

L'analyse fait-elle encore rêver ?

Projet d'intervention aux Journées d'Études Freudiennes (24 et 25 sept., 6, rue Albert de Lapparent 75006 paris)

Patrick Salvain

Qu'est-ce qui singularise l'analyse et de quoi procède-t-elle ? Pour le dire simplement, il s'agit là d'une question d'état d'esprit.

Historiquement, celui-ci a émergé par la voie de la compréhension du rêve. En bref, l'hypothèse est ici qu'on déchiffre le rêve comme un symptôme, pour autant qu'il y a du sens en jeu. Bien entendu l'investigation ainsi engagée ne promet pas de rendement immédiat et n'a d'effet thérapeutique qu'indirect. N'est-ce pas là ce qui suscite une résistance à une époque où domine l'affairement, cependant que l'endurcissement des personnages sociaux se double d'une angoisse du vide, du déracinement ou de l'exclusion ? Et d'ailleurs, en un temps où l'on croit plus que jamais que l'argent fait des petits tout seul, pourquoi se préoccuper de songes irréels, surtout si la science va lever les incertitudes de la vie sexuelle et les psychotropes permettre de tenir ?

Il reste que le rêve compense l'insatisfaction, constitue un lieu d'accueil pour nos folies, petites ou grandes, et se révèle assez souvent incongru, surprenant ou étrange. Impossible dès lors de l'ignorer ou de le réduire à la portion congrue, ne serait-ce que parce qu'il représente la recherche d'une issue par rapport à la misère psychique. Certes la médecine tend à le mésestimer en lui préférant une restauration du sommeil. La psychiatrie même réduit le plus souvent le rêve à un signe fonctionnel, à un indice diagnostique ou à un signal de danger. Sans compter la psychologie qui se cherche dans le langage du cognitif ou de l'action plutôt que dans celui du rêve. Mais la psychanalyse est-elle en meilleur état lorsqu'elle renonce à cet appui et se disperse en méconnaissant son apport ?

Qu'en est-il en effet de la résistance dans le cadre de l'analyse elle-même ? On peut en évoquer nombre de figures symptomatiques, à commencer par l'hystérisation où il s'agit d'en faire voir – séduction affichée, douleur criante, ou encore incarnation de la plainte muette, sinon de la parole accoucheuse – et par la contrainte obsessionnelle qui fait de l'exercice un devoir – rituel obligé, où l'expiation se mêle au sacrilège. Quant aux appareils psychanalytiques, censés protéger du transfert de symptôme, ils n'évitent pas que ce soit toujours à quelque autre qu'il est reproché de mésuser du transfert, de revenir à la suggestion ou de pervertir la situation.

Cependant l'analyse n'est ni un spectacle ni un supplice. Elle ne promet ni la transe où l'effroi se renverse en fascination, ni l'hypervigilance où la conscience se retourne contre le soubassement pulsionnel de la pensée. Mais il reste que la psychanalyse souffre de réminiscences dans la mesure où elle s'expose à des retours d'hypnose. Or ceci a lieu quotidiennement, dans les analyses comme dans les psychothérapies, à l'initiative tant des analystes que des patients : à chaque fois, en théorie comme en pratique, que reconnaissant qu'il y a du transfert, on en fait le transfert. Freud en livre la formule à la fin de son Introduction à la psychanalyse : il s'agit de la concentration des transferts et investissements sur la personne du médecin ; d'où il attend que la libération par rapport à ce nouvel objet soit en même temps guérison et fin du transfert. Mais voilà, Professeur, vous affirmez vous-même que le transfert n'est pas spécifique de l'analyse : ne vaut-il pas aussi bien dans le « rapport

hypnotique », dans l'état amoureux, dans la passion hostile, dans le lien religieux et dans la plupart des formations sociales ?

Telle paraît être la principale difficulté de la psychanalyse dès lors que, du fait des exigences du traitement ou pour les besoins de la cause, on opère en fonction de la concentration sur un objet. Car on renforce alors ce qu'on se propose de délier et l'on compte en quelque sorte guérir le transfert par le transfert. D'autant que cela va de pair avec une relation hiérarchisée puisque l'analyste mise alors sur son autorité tout en sachant, comme l'énonce Freud explicitement, que le transfert a pour base la crédulité infantile. Or si le transfert est un phénomène de croyance, rien n'empêche de considérer que toute une part des résultats en dépende, et cela en y incluant la rupture de ce transfert ou sa continuation interminable. On peut bien doctriner pour masquer cette faille, ou faire de la réclame, voire s'en arranger avec bonhomie ou par cynisme. Mais si la psychanalyse n'apparaît que comme un des destins de l'envie de croire, il ne faut pas trop s'étonner de la précarité de son sort. Après tout, dans le genre on peut souhaiter trouver mieux, par la voie d'une traditionnelle consolation religieuse ou par celle d'une thérapie plus directe. Surtout si les conflits d'autorité entre analystes révèlent que les rivalités narcissiques ne sont pas plus absentes ici qu'ailleurs...

Rien ne change à cet égard lorsque l'on se centre sur la situation analytique prise comme objet et conformément réglementée. Cependant Lacan est passé par là et a changé la donne en mettant en acte sa critique des standards, en se décentrant par rapport aux idéaux de l'être de la personne et en remettant l'analyste à sa place d'objet de fantasme, « objet a » finalement renvoyé au « désêtre ». Oui mais, Docteur, n'est-ce pas un nouveau centre fascinant, même si vous le faites ironiquement miroiter comme perdu ou évidé ? L'histoire d'une certaine École le montre suffisamment, n'est-ce pas ? Las ! Quand on déchanté, chacun va avoir sa version du malentendu...

Arrivé à ce point, il est peut-être temps de se rappeler un autre héritage de la concentration mentale issue de l'hypnotisme : soit la suspension du jugement critique. Aussitôt en effet revient l'idée que la psychanalyse s'annonce comme instauration d'un nouveau rapport à l'inconscient. Et avec Freud, comme il l'indique dans son Autoprésentation, c'est avant tout le rêve qui reprend les fonctions de l'hypnose, particulièrement parce qu'il permet l'accès aux souvenirs et fantasmes. Dans l'actualité de sa perception, le rêve constitue en effet un ensemble disparate de pensées, de sensations et de pulsions où le refoulé peut faire retour en dépit de la censure et où les traces se présentent sous une forme souvent inattendue. Autrement dit, du transfert se produit ici en divers sens : entre passé et présent, entre virtuel et actuel, avec les fonctions de régression et d'anticipation que cela suppose. Donc des transferts de pensées et de désirs qui peuvent aussi jouer entre les personnes jusque dans leurs liens inconscients, cependant que l'impersonnel trouve occasion d'y prendre figure.

Ainsi les événements récents se conjoignent-ils à ceux de l'enfance, les êtres mythiques aux personnages familiaux, les vivants aux revenants, les dieux tutélaires aux monstres animaux, les porteurs de moralité aux acteurs d'une sexualité inconvenante... Ou encore : les images de paix à celles de la violence historique, les souhaits tendres aux visées cruelles, les constructions idéales aux explosions cosmiques, et le plus esthétique au plus élémentaire – feu, gel, sable... Enfin, indiscernables signes de vie ou de mort, les messages énigmatiques, les écrits sur le mur, ce qui s'inscrit tout seul au bord de l'insensé, irruption du réel ou masque de l'angoisse... Non sans beauté parfois, mais toujours frayant une voie entre cauchemar et illumination.

Faut-il alors s'enfermer dans ce monde et jouir de l'illusion, ou au contraire revenir à la réalité et ramener le rêve à un état du corps ? Le rêve étant forme de croyance, on peut certes en faire un objet central, le sacraliser en quelque sorte, comme le fait Jung qui y retrouve le divin. Ou bien, à l'inverse, on va court-circuiter le sens du rêve, réduire celui-ci à du matériel et, en fin de compte, le refouler par peur de s'y perdre. Déifié ou réifié, le réel du rêve s'en trouve annulé et dans les deux cas il y a rupture avec la position freudienne selon laquelle l'onirique est « forme de pensée ».

Cela seul nécessite qu'il y ait déchiffrement, soit mise au clair des éléments signifiants ou traduction de ceux qui font allusion au refoulé. C'est dire qu'en dépit de certains traits typiques répétitifs, les pensées du rêve ne se livrent pas immédiatement, ce qui exclut l'usage d'un code unique préétabli. De plus, Freud distingue d'abord son procédé de celui de l'interprétation symbolique, même s'il lui arrive ensuite de s'y rallier pour des raisons de doctrine. Et assurément, la suite le montre, à chaque fois qu'on veut s'épargner le déchiffrement effectif et qu'on lui préfère un discours artificiellement dépourvu d'équivoque, on n'aboutit qu'au stéréotype. Ainsi en va-t-il lorsqu'on use de la théorie comme d'une symbolique directement applicable au rêve manifeste : par exemple tel modèle limité à une seule configuration œdipienne, mais aussi telle façon de repérer encore le « rapport sexuel impossible » (R.S.I. ?). Mais comme les conceptions de l'enfance participent de l'enfantement des interprétations, à chaque théorie sa part de fantasme...

Freud lui-même oriente pourtant le déchiffrement, introduisant sa « solution » avec « l'injection faite à Irma » : le rêve est accomplissement de désir, tentative pour réaliser un souhait. Eh bien, c'est justement ce qui répond aux vœux de notre enfance. Alors, sans nous soucier dans l'instant de la complexité de ce qui est en cause, reconnaissons là ce qui a donné un air de jeunesse à la psychanalyse puis ce qui y déçoit lorsque cette promesse se révèle sans garantie. Mais en même temps apprécions sans réserve la finesse de la preuve apportée par Freud : le chaudron percé. Du sens du rêve, il extrait le souhait insistant de ne pas être responsable. L'élément de vérité est autre : c'est là son souhait et, analysant son rêve, il est responsable de ce désir d'être non responsable. Rien qu'à s'en tenir là, il est manifeste que le rêve ne fait pas autorité et qu'il peut être trompeur, ce qui n'empêche nullement d'y situer le sujet dans le rapport aux pensées qui lui viennent.

Cette analyse est-elle croyable ? Elle n'aurait en tout cas pas existé si Freud avait déclaré que, comme son rêve le prouve, il n'était responsable de rien, ou si, considérant que son rêve le dénonce, il s'était affirmé en tant que responsable de tout : que ce soit pour se défausser ou pour se croire le maître, pas de psychanalyse... Indéniablement, l'idée freudienne correspond donc au rêve en tant qu'activité fantasmatique où le plaisir est recherché. La relativiser s'impose néanmoins car Freud est alors partagé entre l'acceptation et le refus de la culpabilité, du côté de Fliess ou du sien. Aussi cette question va-t-elle revenir au premier plan dans un second temps de l'œuvre freudienne, en liaison avec la fonction de l'angoisse primaire fondée sur la répétition traumatique, l'appréhension du danger et la préparation à la défense. En conséquence, il apparaît encore plus nettement que l'élaboration inconsciente du rêve ne peut relever d'un seul mode d'interprétation puisque le rapport au trauma et la recherche de jouissance ne sont pas assurés de leur compatibilité. D'où l'on découvre que la pensée réussie est celle qui passe l'épreuve de la souffrance sans renoncer au désir qui permet l'invention et laisse une chance de surmonter le conflit psychique, non pas en l'annulant mais en le civilisant.

De ce point de vue, l'avancée psychanalytique semble plus relever de la possibilité de déchiffrement des pensées, d'une levée des interdits de penser, que de la construction d'un système particulier d'interprétation. Si le savoir acquis n'est pas récusé, il est mis en question car la supposition de non-savoir est la condition du processus d'élucidation. Et ce dernier, bien entendu, ne se limite pas au rêve puisqu'il n'isole pas une forme ou un contenu exclusif. Cela implique toutefois de deviner le refoulé pour mettre à jour ce qui a été vécu ou empêché, accepté ou rejeté, représenté ou dénié, donc aussi les perceptions, croyances et exigences, avec leur part inconsciente. À quel réel atteint-on alors ? À la présence de l'étranger interne, à ce qui n'est ni purement subjectif ni strictement objectif – à la pensée en acte, qu'elle joue avec ou contre le sujet, selon que la voie est ouverte à « l'association libre » ou fermée à l'inattendu.

Nous voilà au carrefour. Or l'expérience ici est loin d'être uniforme. Un débordement d'angoisse, un accès de fureur ou une plongée dans la détresse suffisent à nous égarer. La profusion confuse comme l'obnubilation laborieuse nous détournent aussi de l'analyse qui n'est guère facilitée par la fuite en avant ou le travail à la chaîne. Et si Freud a pu affirmer que la disposition d'esprit requise était le plus souvent obtenue dès le premier essai, sans doute chaque praticien va-t-il être moins assuré aujourd'hui... quand bien même les analysants seraient invités à « s'abandonner », dans une concentration paisible, à la poursuite de leurs idées spontanées (non voulues) (« de palper la surface de leur conscience »), selon les termes du « Petit abrégé de psychanalyse » (Résultats, idées, problèmes II, p.102). Sans oublier les analystes appelés de façon équivalente à suspendre buts et attentes conscients pour répondre par une attention égale, elle aussi échappant donc au vouloir souverain et à la vacuité indifférente.

Certes il n'est pas si facile de penser librement et clairement dans un état de concentration paisible (« Ruhiger Konzentration »). Ce que Freud a présenté comme condition apparaît d'ailleurs plutôt maintenant comme un résultat aléatoire. Mais si c'est là ce qui décide de l'analyse, peut-être pouvons-nous dégager quelques traits caractéristiques de cet état d'esprit, quitte à prendre Freud au mot et à ne pas nous laisser absorber par les soucis thérapeutiques ou les projets didactiques, au risque d'avoir à montrer que le « sans but » n'est pas le futile ni le « sans fin » l'interminable. Que se passe-t-il alors, simplement pour quiconque se trouve capable d'en faire de temps en temps l'expérience ? La proximité de l'hypnose ne mène pas à se centrer sur un objet prédéterminé ou sur du vide indéterminé, ne conduit pas non plus à mettre à l'écart le sens critique. Mais une conscience éveillée, active et réceptive, va à la rencontre de la pensée, l'accompagne et lui permet de se frayer de nouvelles voies. Cela peut-il rester sans conséquences ? Ou bien est-ce trop souhaiter ? Ce ne serait pourtant pas le pire si l'analyse contribuait à réduire le malaise et annonçait la possibilité d'une société de moindre violence...

Voilà qui vaudrait de rêver – et d'y aller de notre sagacité. D'ailleurs, sans hésitation, osons reprendre avec Freud les paroles de l'artisan : « Au cours des événements tout deviendra clair ».